

LÉO DELIBES

Il y a un peu plus de deux ans, le 17 janvier 1891, la nouvelle de la mort de Léo Delibes éclata comme un coup de foudre dans le monde des arts.

Ce fut une stupéfaction douloureuse. Comment, il avait disparu, tout à coup, ce compositeur applaudi, dont chaque partition marquait un progrès, ce maître que l'Institut avait acclamé, et dont la nouvelle œuvre *Kassya* était attendue avec impatience ?

Un heureux, celui-là, jusqu'alors ! Tout lui avait réussi, à ce grand et beau garçon à la barbe blonde, aux yeux bleus, au sourire épanoui, qui comptait autant d'amis que d'admirateurs, et qui marchait dans la vie de triomphe en triomphe.

Parti de bas, il s'était élevé peu à peu, par la force de sa volonté et de son talent ; il avait passé son enfance dans les maîtrises, comme enfant de chœur, puis pianiste accompagnateur au Théâtre-Lyrique, et bientôt sous-chef des chœurs à l'Opéra.

Pendant ce temps, il étudiait la composition au Conservatoire, avec Adam, et

c'est de cette époque que datent ces premiers essais. Il avait écrit la musique d'un opéra comique, dont les paroles étaient de notre collaborateur dramatique Hector Pessard.

La pièce ne fut jamais représentée ; mais, à partir de ce moment, Delibes commença à travailler pour le théâtre, en collaboration avec Jules Moineaux. Il obtint un véritable succès avec *Deux sous de charbon*.

Avait-il alors de grandes ambitions ? Pourquoi pas ? Il voulait déjà n'être point banal et il prouvait son originalité.

Déjà, il comptait parmi les jeunes musiciens dont on parlait. Offenbach l'encouragea et l'accueillit aux Bouffes ; il y fit applaudir les *Deux vieilles gardes*, la *Demoiselle à marier*, l'*Omelette à la folle en broche* et le *Serpent à plumes*, dont Cham avait écrit les paroles baroques.

Mais ce n'étaient là que les étapes d'une carrière qui s'annonçait brillante. Delibes avait une facilité étonnante ; chose rare, à mesure qu'il avançait en âge, il devenait de plus en plus difficile pour lui-même et n'arrivait plus que difficilement à se satisfaire.

Pour *Kassya*, par exemple, qu'on va jouer à l'Opéra-Comique, il se montrait plein de terreur. Il disait à notre critique musical M. de Fourcaud :

— Je ne sais pas ce qu'elle vaut, mais je me suis dépensé tout entier à l'écrire.

Je vais plus loin, en l'écrivant, j'ai eu la conviction de me rajeunir, le meilleur de moi s'y est concentré... Ah ! je me rends bien compte de mes défauts, j'aime trop le succès ; eh bien ! j'ai fait mes efforts dans *Kassya* pour y sacrifier le moins possible. Dans l'avenir, j'irai plus loin, toujours plus loin... on a toujours l'espérance de progresser et l'illusion qu'on marche. J'ai peine à me figurer que j'ai déjà un bagage, j'ai une espèce de sentiment que je vais seulement commencer.)

Et l'homme qui disait cela avait à son actif *Alger*, la *Source*, *Coppélia*, cette exquise partition dont la franchise de rythme, l'abondance mélodique, la variété et l'éclat de l'instrumentation l'avaient déjà mis au premier rang ; il était déjà l'auteur du *Roi l'a dit*, de *Sylvia*, de *Jean de Nivelle* et de *Lakmé*.

Âgé de cinquante-cinq ans, il en paraissait quarante à peine, tellement il avait gardé les allures jeunes et vigoureuses de l'esprit et du corps.

D'une affabilité volubile, il possédait plus que personne l'art d'obtenir des gens ce qu'il en attendait. Le moyen de lui refuser quelque chose ? Il était si aimable, si gentil, si prévenant, si enveloppant ! Il avait l'art de se faire pardonner ses insistances, il en semblait si reconnaissant à ses collaborateurs, par exemple, que ceux-ci ne pouvaient pas s'empêcher d'en passer par où il voulait.

Gondinet, avec qui il fit *Le Roi l'a dit* et *Lakmé*, fut une de ses victimes volontaires.

On sait que Gondinet, quand il était à Paris, avait sur les bras, de par sa trop grande bonté, une collection d'auteurs qui encombraient son appartement et venaient lui demander des conseils. Et les fourrait un peu partout et il passait de chambre en chambre, donnant un avis par-ci, retouchant une scène par là ; au milieu de cette affluence, lorsque tombait Delibes, c'était un effarement ; on savait ce qui allait arriver.

Delibes prenait sa voix la plus douce et conduisait Gondinet au piano :

— Un vers seulement à changer dans la scène du II, un vers seulement !

Et il se mettait à jouer, et il n'arrêtait plus ; après ce vers malencontreux, c'était un autre, et puis un autre, toute la partition y passait ; Gondinet ne pouvait plus s'arracher aux retouches exigées, si aimablement demandées.

Le temps s'écoulait et, dans la nuit tombante, les clients sortaient, un à un, de leurs réduits respectifs, la tête basse, leur manuscrit sous le bras et maudissant le trouble-fête, qui continuait, devant Gondinet, résigné, à tapoter sur le piano, en disant :

— Un vers seulement, rien qu'un vers encore à changer !

Pauvre Gondinet, il est mort, lui aussi, à la tâche ; il n'aurait pas été le dernier à venir applaudir la *Kassya* de son tant aimé collaborateur.